

MÉMOIRE DE LA SCIENCE,
HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET APPROCHE STYLISTIQUE
D'UNE INSTITUTION ÉMERGENTE:
De l'anthropologie physique
à la découverte de l'inconscient

Sylvie FREYERMUTH
Université du Luxembourg

Jean-François P. BONNOT
Université de Franche-Comté
Université Stendhal Grenoble 3

Pour des raisons très différentes, Broca comme Charcot ont laissé une profonde empreinte dans les représentations et dans les pratiques scientifiques pour la période allant de 1860 à la veille de la première guerre mondiale. Le fondateur de la *Société d'anthropologie de Paris* est surtout connu pour sa découverte fortuite de l'aphasie motrice qui porte son nom et dont il exposa les circonstances dans un article célèbre, publié en 1861, intitulé «Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole)»¹. L'aire de Broca, en tant que lieu privilégié du langage, a massivement contribué à l'édification de la stature scientifique monumentale du Professeur de Bicêtre, tandis que la contribution de Charcot, très abondante et originale dans le domaine de la neurologie, est surtout citée actuellement pour la sclérose latérale amyotrophique (*maladie de Charcot*) et la maladie de Charcot-Marie-Tooth. Mais, en cette seconde moitié du XIX^e siècle, c'était l'hystérie, dont la théâtralité se prêtait à une exploitation mondaine et au

¹ P. BROCA, «Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole)», *Bull. de la Soc. Anatomique*, n° 6, 1861, p. 330-357. Le terme *aphasie* a été imposé par Trousseau.

goût de Charcot pour le spectacle², qui occupait l'avant-scène. Depuis, elle a été retirée de la plupart des nomenclatures médicales. Sans doute faut-il aussi compter avec le fait que Freud, qui fit un séjour de 4 mois en 1885-1886 à l'hôpital de la Salpêtrière, a éclipsé l'approche descriptive et très généraliste du titulaire de la chaire de clinique des maladies du système nerveux, pour tout ce qui concernait les phénomènes proprement psychiques – avant de voir sa propre théorie largement contestée au sein même du sérial psychanalytique, puis par l'école cognitiviste³. De même, Broca consacra beaucoup plus d'énergie à l'anthropologie physique, à la mesure des corps et des crânes et à la recherche d'une typologie raciale qu'à l'approfondissement de sa grande découverte sur la désorganisation du langage. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être étonné qu'à l'époque même où ces avancées capitales pour l'histoire de la médecine et des sciences de la vie étaient en plein essor, la célébrité fût venue de la partie la plus douteuse du champ de la connaissance, de celle qui se prêtait le plus aisément à la mise en discours littéraire, des feuillets « documentaires » du *Tour du Monde* ou du *Magasin pittoresque* de Charton, au roman d'aventures scientifiques de Jules Verne⁴, et à la littérature romanesque d'avant-garde de l'époque. Dans la préface qu'il a donnée à la thèse de médecine remaniée de Ségalen⁵, Starobinski remarquait que la notion même de « vérité littéraire » avait profondément changé :

De quelle autorité la littérature pouvait-elle encore se prévaloir, vers le milieu du XIX^e siècle, lorsque la vérité passa sous la juridiction du physiologiste, du chimiste, du clinicien ? Quel statut l'écrivain pouvait-il encore revendiquer, lorsque la légitimité du savoir se concentra entre les mains du savant ? [...] La parole de l'homme de science, étayée par l'expérience sur le vivant, se voyait accorder le droit de trancher en tous problèmes – moraux, sociaux, historiques –

² S. FREYERMUTH, J.-F. P. BONNOT, « Sémiologie de quelques métamorphoses corporelles et mentales dans l'hystérie féminine au XIX^e siècle », dans *Le sens de la métamorphose*, dir. M. Colas-Blaise et A. Béyaert-Geslin, Limoges, Pulim, p. 139-158.

³ Afin que notre position soit claire, nous nous plaçons – certes avec certaines nuances – dans cette seconde perspective.

⁴ J.-F. P. BONNOT, « Homme sauvage, idéologie et langage dans l'espace insulaire : à propos de l'incidence du discours scientifique sur les productions littéraires au XIX^e siècle », dans *L'Insularité*, éd. M. Trabelsi, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 449-466 ; « Référence physique et construction du sens dans la linguistique naturaliste au XIX^e siècle », dans *Sens et références. Festschrift für Georges Kleiber*, éd. A. Murguía, Tübingen, Narr Verlag, 2005, p. 9-37.

⁵ V. SÉGALEN, *Les Cliniciens ès lettres*, préface de J. Starobinski, Paris, Fata Morgana, 1980. Texte remanié de la thèse de médecine de Ségalen soutenue à Bordeaux en 1902 sous le titre *L'observation médicale chez les écrivains naturalistes*.

dont la philosophie et la religion, jusque-là, s'étaient crues les juges compétents⁶.

Un témoignage éclatant de cette subordination du récit à la symptomatologie et à l'étiologie des maladies – et plus particulièrement des maladies «nerveuses», se trouve évidemment chez Zola, mais aussi chez Huysmans, dans *A rebours*⁷. En effet, comme le notait Françoise Gaillard⁸, alors que Zola parvient à transformer «une simple intuition des recherches sur l'hérédité en ressort du drame», Huysmans reste prisonnier des descriptions cliniques données dans les ouvrages qu'il a consultés pour bâtir sa fiction, notamment les travaux de Bouchut et d'Axenfeld. L'intéressante hypothèse avancée par F. Gaillard à propos de l'insaisissable *nervosisme* qui n'existe que dans la coexistence de symptômes dépourvus d'unité, formant un chaos étiologique, est qu'il s'agit d'une maladie du *décentrement*: «si le nervosisme, écrit F. Gaillard, ne faisait que nous dire à sa manière, *dans sa langue*, qui est celle des symptômes, ce que l'art et la littérature, au même moment, proclament sous l'espèce d'une esthétique de la modernité: *la faillite d'une certaine conception de la raison narrative?*»⁹

A lire la description de Salomé de Gustave Moreau, dans la vision qu'en a des Esseintes, on retrouve en effet cette profusion de détails qui caractérise «l'hystérie» et les autres maladies «nerveuses» (les guille-mets sont de rigueur); plus qu'humaine,

[e]lle n'était plus seulement la baladine qui arrache à un vieillard, par une torsion corrompue de ses reins, un cri de désir et de rut; qui rompt l'énergie, fond la volonté d'un roi, par des remous de seins, des secousses de ventre, des frissons de cuisse; elle devenait, en quelque sorte, la déité symbolique de l'indestructible luxure, la déesse de l'immortelle hystérie, la beauté maudite, élue entre toutes par la catalepsie qui lui raidit les chairs et lui durcit les muscles [...]!¹⁰

Insensibilité, durcissement des muscles, désir, luxure, catalepsie, on retrouve les symptômes affectant les Ursulines dans l'affaire de Loudun. Lorsque le Père Surin, chargé d'exorciser les démons, arrive au couvent,

⁶ Cité par P. CRYLE, «*Love and epistemology in French fiction of the Fin-de-Siècle: in search of the pathological unknown*», *Dix-Neuf, Journal of the Society of the Dix-neuviémistes*, n° 3, 2004, p. 55-74, *op. cit.*, p. 57.

⁷ J. K. HUYSMANS, *A rebours*, [Paris, Charpentier, 1884], Paris, Au sans pareil, 1924.

⁸ F. GAILLARD, «Le discours médical pris au piège du récit», *Etudes françaises*, vol. 19, n° 2, 1983, p. 81-95.

⁹ *Ibid.* p. 93.

¹⁰ J. K. HUYSMANS, *A rebours*, *op. cit.*, p. 56.

il trouve la Mère supérieure, Jeanne des Anges, enceinte – fait médicalement constaté... ; peu après le début des entretiens, il n'est déjà plus question de grossesse. Surin identifie successivement différents démons, ceux de l'orgueil, de la luxure, de la bouffonnerie et de l'agressivité. Il met en place une thérapie énergique, avec douche glacée, couche d'orties, ceinture cloutée¹¹. Tout cela n'est pas sans rappeler quelques-uns des traitements mis en œuvre dans les services de psychiatrie, notamment celui de Charcot et rappelés dans l'ouvrage de ses adjoints et disciples Bourneville et Régnard, qui d'ailleurs font allusion de façon récurrente à ce procès comme à d'autres affaires de sorcellerie¹². Cette accumulation de faits « positifs » dans la mise en perspective de la maladie, de son contexte, a l'ambition d'épuiser la matière ; elle ne fait que repousser le problème et prend même fréquemment la cause pour l'effet.

Comme le note Michel à propos du tableau de Brouillet représentant Charcot et ses élèves lors d'une (re-)présentation de scène hystérique – la patiente étant Marie (Blanche) Wittman – on a affaire à l'illustration « chez ces femmes hystériques-historiques d'une autre anatomie, une "anatomie psychique" [...]. Il évoque la réalité de l'inconscient humain, ce passager clandestin qui à bord de notre bateau perturbe sa trajectoire, alors que nous sommes certains d'en tenir fermement la barre »¹³. Ce n'est sans doute pas par hasard si plusieurs célèbres danseuses de l'époque furent *hystériques*, telles Isadora Duncan, Loie Fuller et Jane Avril, cette dernière ayant d'ailleurs été longtemps la patiente de Charcot¹⁴.

Nous proposons à présent d'examiner les écrits qui ont porté à la connaissance de la postérité – tout comme le tableau de Brouillet – ces séances fameuses, et plus particulièrement les *policliniques* du mardi des années universitaires 1887-1888 et 1888-1889¹⁵.

¹¹ P. MENGAL, « L'âme de la cave au grenier : les topologies de l'âme et l'origine de l'inconscient », *RiLUnE. Revue des Littératures de l'Union Européenne*, n° 6, 2007. Disponible sur : <http://www.rilune.org> (janvier 2012).

¹² D.-M. BOURNEVILLE, et P. RÉGNARD, *Iconographie photographique de la Salpêtrière. Service de M. Charcot*, Paris, V. Adrien Delahaye & Cie, Libraires Editeurs, 1877.

¹³ J.-B. MICHEL, « La nature et l'art semblent se fuir », *discours du 7 novembre 2001*, Paris, Académie des Beaux-Arts, 7 pages (voir p. 6).

¹⁴ P. A. VANZAN, « Women and epilepsy in the Mediterranean cultures », *The Italian J. of Neurological Sciences*, vol. 18, 1997, p. 221-223.

¹⁵ *Leçons du mardi à la Salpêtrière* du Professeur Charcot, 2 tomes : t. I : *Policliniques* (1887-1888) ; t. II : *Policliniques* (1888-1889), notes de cours de MM. Blin, Charcot [fils] et Colin, Paris, Bureaux du *Progrès Médical*, 14, rue des Carmes, Librairie A. Delahaye et Emile Lecrosnier, Place de l'Ecole de Médecine, Paris, 1887, préface de J. Babinski. Par « *policliniques* », il faut entendre « *consultations externes* » ; nous respectons l'orthographe de Charcot et des élèves qui ont retranscrit ses cours.

Ces écrits intermédiaires ne sont ni des « cahiers de laboratoire » ou des « protocoles expérimentaux », ni des ouvrages définitifs, de type manuel ; il s'agit de *notes de cours* [Bibliothèque de la Salpêtrière, etc.] recueillies et calligraphiées pour la publication par Blin, Charcot fils et Colin. Ainsi que l'affirme le préfacier et confrère J. Babinski, alors que les cours du vendredi transmettent un savoir affirmé sur des cas élucidés, tout en offrant à leurs auditeurs la primeur des dernières découvertes du maître, ceux du mardi touchent au plus près la réalité quotidienne de la médecine clinique, mais conservent néanmoins un goût d'aventure scientifique, ils sont « l'image de la clinique journalière, de la policlinique *imaginem belli* avec toutes ses surprises, toute sa complexité »¹⁶.

Le contenu des notes de cours qui nous intéressent possède par conséquent les propriétés d'un travail progressif – « la science en train de se faire », pour reprendre les mots de Babinski –, parfois tâtonnant – du moins est-ce l'esprit que le professeur souhaite leur conserver –, alors que manifestement, l'assurance et l'expérience de Charcot sont très solides. S'appuyant sur une conversation qu'il avait eue avec un médecin viennois¹⁷ qui louait la richesse de la personnalité de Charcot que ne révélait pas suffisamment la lecture de ses ouvrages, Babinski estime que « la publication des leçons du mardi rendrait service à un grand nombre de médecins »¹⁸. Ainsi qu'en témoigne la préface, les motivations qui ont présidé à la publication de ces notes de cours prises lors des *Leçons du mardi à La Salpêtrière* et leurs conditions de transcription nous obligent à souscrire à un postulat : leur fidélité à l'original. Ce fruit du patient et minutieux travail des trois étudiants Blin, Charcot fils et Colin, fixe les propos du maître – par nature fugaces, car à cette époque l'enregistrement en est à ses balbutiements¹⁹ – et leur donne une permanence que sans cette tâche de bénédictin ils n'auraient pas eue. Le contenu du cours, ainsi réécrit par trois personnes, est inévitablement réarrangé, lissé, et présente une nature hybride, puisque l'on peut supposer qu'il doit être le résultat d'un compromis entre une certaine fidélité à la langue orale et un besoin de rendre plus propre à l'écrit un discours qui doit demeurer

¹⁶ *Ibid.*, t. 1, p. i et ii.

¹⁷ On ne peut pas affirmer s'il s'agit de Freud qui avait assisté aux cours de Charcot.

¹⁸ *Ibid.*, t. 1, p. iii-iv.

¹⁹ S. FREYERMUTH et J.-F. P. BONNOT, « Ferdinand Brunot entre académisme et innovation : analyse phonostylistique et rhétorique du *Discours d'inauguration des Archives de la Parole* (1911) », *Colloque international : Le français parlé des médias*, éd. Forsgren, Noren, Sullet-Nylander et alii, Stokholms Universitet., 2007, p. 203-219. Le premier instrument véritablement opérationnel de Thomas Edison date de 1877, et il ne permet d'enregistrer et de réécouter que deux minutes de son.

dans le temps, et servir d'instrument de référence et de savoir pour les étudiants et les confrères médecins. Faisons donc crédit aux auteurs de l'ouvrage, tout comme on l'a accordé aux élèves de F. de Saussure. Du reste, les cours manuscrits que Jean-Martin Charcot préparait avec le plus grand soin et qui peuvent encore être consultés, nous permettent de constater que l'esprit du maître a été conservé par ses disciples. En effet, la confrontation des manuscrits de Charcot datés de 1872 avec, d'une part, les notes de cours calligraphiées de Blin, Charcot fils et Colin reproduisant la *policlinique du mardi* de l'année universitaire 1887-1888, et d'autre part les notes du cours de 1888-1889, imprimé cette fois, montre une permanence dans la posture scientifique du neurologue, dans son mode d'observation des malades et surtout dans sa façon de professer sa discipline.

LITTÉRARITÉ DES NOTES DE COURS

Ce qui retient l'attention dans cet examen, c'est la qualité littéraire des leçons du mardi. Marque d'époque, sans doute, puisque dans son *Histoire des Progrès des études anthropologiques depuis la fondation de la Société* [d'anthropologie de Paris], qui est le compte rendu décennal (1859-1869) lu durant la séance solennelle du 8 juillet 1869, Paul Broca, alors Secrétaire général de la Société, se livre dans certains passages au même lyrisme que Charcot, initiant son propos par le *topos* du chemin parcouru²⁰ qu'emploie son confrère neurologue trois ans plus tard. Charcot inaugure en effet ses leçons de l'année 1888-1889 par cette métaphore :

Je vous l'ai dit l'an passé et je le répète actuellement avec insistance : dans les leçons très préparées à l'avance le professeur conduit ses auditeurs dans des chemins préalablement aplanis et rendus à dessein faciles à parcourir. Lui-même a pris le soin d'arracher les broussailles et d'écartier les écueils qui pouvaient rendre le parcours difficile²¹.

Il n'hésite pas non plus à émailler ses leçons de références littéraires, indices d'une culture ouverte et humaniste, que l'on serait bien étonné d'observer aujourd'hui dans un discours médical tant les sciences

²⁰ Broca ponctue son discours d'autres *topoi* tels que celui du navire : « Privée du concours et du contrôle de l'anatomie et de la craniologie, la Société ethnologique était comme ces embarcations qui, faute de lest, inclinent du côté où se porte l'équipage, et qui, pouvant encore naviguer par un temps calme, courrent les plus grands dangers dans les jours d'orage » (*Ibid.*, p. cxi).

²¹ *Policliniques du mardi*, 1888-1889, p. 1. Nous soulignons.

humaines ont été malheureusement ostracisées par les sciences dites «dures». Ce sont cependant des artifices rhétoriques dont la quasi banalité risque d'occulter une littérarité du style beaucoup plus subtile. C'est ainsi que les *Leçons du mardi* de Charcot présentent un phénomène remarquable de théâtralisation, sans doute nécessaire à l'efficacité pédagogique de son propos – l'hétérogénéité discursive tenant à la situation d'enseignement *in vivo*, et non pas *ex cathedra* –, un agencement très complexe de la temporalité liée aux discours rapportés, et une représentation polyphonique des divers protagonistes.

THÉÂTRALISATION ET GOÛT DU SPECTACLE

En 2004, l'écrivain suédois Per Olov Enquist a publié, en 2006 pour la traduction française, un roman, *Blanche et Marie*, dans lequel les relations complexes de la «medium» Marie (Blanche) Wittman – décrite dans la littérature spécialisée comme «la Wittman»²² –, avec Marie Curie d'une part et Jean-Martin Charcot d'autre part, sont une pure fiction parée de vraisemblance, comme en témoigne l'article du néerlandais J. van Gijn, paru dans *The Lancet* du 10 février 2007²³. Le rappel historique développé à propos de l'hospice de La Salpêtrière, fondé en 1657, est néanmoins digne de créance. P. O. Enquist affirme que lorsque la mendicité fut interdite à Paris, La Salpêtrière était

pratiquement une entité humaine. Cet être humain abritait au plus profond de lui un secret effroyable, une pièce secrète, le cauchemar noir et inexploré de l'homme [les Loges des folles]. [...] *Il convient de se représenter ceci comme une tragédie jouée sur une scène de théâtre gigantesque, où la scène était primordiale, les acteurs des milliers, et, dans la salle, seulement une poignée de spectateurs*²⁴.

²² J. DELBŒUF, *Une visite à la Salpêtrière*, Bruxelles, Muquardt, 1886, reproduit dans la *Revue de Belgique*, 1886, n° 54, p. 121-147 et p. 258-275; voir aussi S. Nicolas, «L'école de la Salpêtrière en 1885», *Psychologie et Histoire*, vol. 1, 2000, p. 165-207.

²³ J. VAN GIJN, «In defence of Charcot, Curie, and Wittman», dans *The Lancet*, 10 février 2007, p. 462: «[...] but I strongly protest against the naïve acceptance of Enquist's plot ("all this is plain historical fact"). On the contrary: it is mere fantasy. [...] Let fiction writers and their publishers print whatever they like, but in a medical journal the slandering of an unfortunate patient and two icons of science should not pass without a riposte.»

²⁴ *Ibid.*, p. 172-174.

Quoique les conditions de vie des aliénés se soient quelque peu humanisées depuis le XVII^e siècle, et ce grâce à l’opiniâtreté et au dévouement de Pinel²⁵, la métaphore dramaturgique reste encore pertinente à l’époque de Charcot. En effet, les séances qu’il avait rendues publiques pour dévoiler les hystériques aux yeux des profanes, avaient tout d’une mise en scène savamment orchestrée²⁶. Les «représentations» étaient données au cœur d’un amphithéâtre de 500 places, créé tout exprès à cause du succès de l’entreprise, et livraient au regard de l’assistance, ainsi que l’observe Justice-Malloy²⁷, des patientes «costumées» en fonction de leur pathologie. Par exemple, lorsqu’il parlait des tremblements, Charcot agrémentait la tête des malades de longues plumes, ce qui facilitait l’observation. Ou encore, il attirait l’attention de ses étudiants sur «la symptomatologie qui [allait] se dérouler devant²⁸ [eux]», faisant ainsi la véritable annonce d’un spectacle en aiguillonnant la curiosité des auditeurs par une longue présentation de la genèse de la maladie²⁹.

Cette tonalité théâtrale a été conservée dans les notes de cours retranscrites par Blin, Charcot fils et Colin, car ceux-ci ont choisi de restituer l’atmosphère singulière qui devait régner dans l’amphithéâtre. On lira ainsi de nombreux échanges dialogués entre le maître et ses malades, les trois étudiants refusant de rapporter les cours en employant les discours indirect et narrativisé. Bien au contraire, les dialogues sont transcrits exactement comme pour une pièce de théâtre, indications scéniques comprises afin de combler les «trous» du texte, pour emprunter le terme à Ubersfeld. Par exemple :

Nous allons aujourd’hui, en commençant, procéder à l’examen d’une malade qui est dans le service depuis six mois et dont, par conséquent, la maladie n’a pour nous rien d’imprévu. (Une jeune fille de dix-sept ans est introduite dans la salle du cours.)

M. Charcot (*indiquant un siège à la jeune malade*): Mettez-vous là, Mademoiselle, en face de moi.

²⁵ Voir le récit de Marie DIDIER, *Dans la nuit de Bicêtre*, Paris, Gallimard, coll. «L’un et l’autre», 2006.

²⁶ S. FREYERMUTH et J.-F. P. BONNOT, «Ferdinand Brunot entre académisme et innovation : analyse phonostylistique et rhétorique du *Discours d’inauguration des Archives de la Parole* (1911)», art. cité.

²⁷ R. JUSTICE-MALLOY, «Charcot and the theatre of hysteria», *Journal of Popular Culture*, 28/4, 1995, p. 133-138, 1995.

²⁸ Nous soulignons.

²⁹ *Leçons du mardi à la Salpêtrière, Policlinique du mardi 6 novembre 1888*, 2^e malade, p. 53 sq.

(*Aux auditeurs*): Regardez-la et tâchez de ne pas vous laisser influencer, suggestionner ou intoxiquer, comme vous voudrez dire, par ce que vous allez voir et entendre³⁰.

La mise en scène, si l'on peut dire, n'est pas laissée au hasard. La jeune patiente fait son entrée devant un public d'étudiants, exposée brusquement aux regards de l'assemblée³¹. On remarquera la didascalie et la localisation spatiale donnée par les embrayeurs du discours. *L'a parte* vient s'ajouter aux ressorts du théâtre: «(*Aux auditeurs*)» – et non *aux spectateurs* – ce qui nous semblerait plus exact, indique un changement d'interlocuteur, donc un changement référentiel de la deuxième personne, passant de la jeune malade aux étudiants; cela rappelle les liens de connivence partagés entre personnage de théâtre et public, et fait apparaître le tiers comme écarté, mis délibérément hors jeu. Tel est aussi l'effet produit par le changement obligatoire du pronom personnel qui, de la deuxième personne (Mettez-vous là, Mademoiselle), instance de l'allocution, passe à celle de la délocation (Regardez-la) en réifiant d'une certaine manière la patiente³². Le rejet hors de la sphère commune au médecin et à ses étudiants est d'autant plus fort qu'il va de pair avec une mise en garde contre la nocivité de la malade dont on note la gradation. On conviendra que cette technique d'écriture dramatique n'est pas pertinente sur le strict plan scientifique du diagnostic ni des savoirs pratiques à transmettre sur la conduite de l'étude d'un cas clinique. Elle vise donc certainement un autre but pragmatique.

TEMPORALITÉ ET DISCOURS RAPPORTÉ

La littérarité des notes des *Policliniques du mardi* est également sensible dans ce remarquable exemple de complexité discursive et de mise en abyme: les transcriveurs des cours restituent un échange, lui-même rapporté par Charcot. Il s'agit d'un entretien avec une femme souffrant de la «maladie du doute», ce que l'on appelle aujourd'hui un trouble obses-

³⁰ Les échanges avec les hommes sont beaucoup plus longs qu'avec les femmes, comme en témoignent les investigations de la clinique du mardi 22 novembre 1887 (*Leçons du mardi à la Salpêtrière*, op. cit., t. I, p. 20-25).

³¹ Voir cet autre exemple, *ibid.*, *Policlinique du mardi 13 novembre 1888*, 4^e leçon, 1^{re} malade, p. 63: «La malade qui vient d'être placée sous vos yeux».

³² Ce procédé a encore malheureusement cours aujourd'hui, mais tend à disparaître dans les services dont le patron estime que le malade est une personne et non une synecdoque du type «Faites descendre la vésicule au bloc».

sionnel compulsif (ou TOC). Dans le passage qui suit (suite du récit), on remarquera à quel point Charcot joue sur la variété des types de discours rapporté lorsqu'il narre à ses étudiants la conversation qu'il a eue avec cette patiente :

En pareille circonstance, vous savez qu'il y a des antécédents et alors il me vient à l'esprit de dire qu'il y a eu des têtes faibles dans la famille. La première réponse est qu'il n'y en a jamais eu. Ce sera comme vous voudrez, repris-je, mais je vous réponds qu'il y en a eu. Ne me le dites pas si vous ne le voulez pas, mais si vous me le dites, je ne le répéterai à personne. On fait semblant de réfléchir et on finit par avouer qu'il y a eu telle personne à qui cela est arrivé à la suite d'un accident. C'est qu'on trouve toujours une raison à tout, la peur pour l'épilepsie, le froid pour la paralysie faciale. L'homme n'aime pas la fatalité, cela se comprend et il proteste. [...].

Nous en avons plus qu'il ne nous en faut. Remarquez bien que si vous voulez faire de la pathologie nerveuse et ne vous occuper que du malade, il vaut mieux ne rien faire du tout. Le malade n'est qu'un épisode, l'ennemi c'est la famille qui ne veut pas vous éclairer, tandis que tout le monde devrait proclamer la vérité³³.

Tout d'abord, le locuteur joue sur les strates temporelles, interpellant ses étudiants le mardi 15 novembre 1887 dans leur présent d'énonciation commun ; Charcot invoque le rôle de l'hérédité dans le cas de la malade rencontrée dans le passé : «En pareille circonstance, vous savez qu'il y a des antécédents [...]» et dans un bouleversement de la chronologie, présente la question qu'il a posée à cette malade comme une conséquence de cette évidence partagée avec ses étudiants, effet renforcé par l'emploi du présent de l'indicatif, et non pas du passé simple attendu (énal-lage) : « [...] et alors³⁴ il me vient à l'esprit de dire qu'il y a eu des têtes faibles dans la famille.» A ces propos rapportés au style indirect succède un passage au discours narrativisé résumant la réponse négative de la malade : «La première réponse est qu'il n'y en a jamais eu.» Comme on le voit, le point d'ancrage de la prise de parole se situe toujours dans le présent commun au médecin et à ses étudiants. Or à partir de cet endroit du discours, le locuteur se met en scène dans le passé et utilise le discours direct pour rapporter sa répartie à la malade : «Ce sera comme vous voudrez repris-je, mais je vous réponds qu'il y en a eu. Ne me le dites pas si vous ne le voulez pas, mais si vous me le dites, je ne le répéterai à personne.»

³³ *Policlinique du mardi*, t. 1, p. 9-10.

³⁴ Nous soulignons.

Dans la suite du récit de Charcot l'emploi de l'indéfini, le fameux « pronom caméléon », est marqué : les deux premières occurrences de l'indéfini réfèrent à la malade : « elle fait semblant » et « elle finit par avouer ». La valeur de cet emploi et presque hypocoristique, dévoilant une forme d'indulgence envers la patiente dont il avait éventé le mensonge dès le début de l'entretien. Dans le même flux narratif, la troisième occurrence de *on* ne se place plus dans la même strate temporelle que précédemment. Comme l'expliquent les théoriciens de la ScaPoLine, le locuteur se met en scène à différents moments de son histoire. Alors que Charcot partageait encore l'univers de la malade obsessionnelle, il revient cette fois sans transition au présent partagé avec ses élèves et tire de ce récit une conclusion – « C'est qu'on trouve toujours une raison à tout » –, à savoir une attitude constante chez le malade, que le médecin transforme en leçon universelle : « L'homme n'aime pas la fatalité, cela se comprend et il proteste ».

Un discours qui utilise des ressorts littéraires semble plus efficace qu'une assertion séchement rationnelle ; c'est pourquoi il nous a semblé utile de nous interroger sur la démarche suivie par Charcot auprès de ses disciples.

DÉMARCHE MAÏEUTIQUE ET STRATÉGIES RHÉTORIQUES

L'intention pragmatique de la transcription dramaturgique des polycliniques a partie liée avec une forme de maïeutique exercée par le maître. Ainsi cet exemple de constitution d'un diagnostic :

Voilà divers cas auxquels il faudrait penser, si vous vous trouviez en présence d'un malade atteint de douleurs fulgurantes. [...] Quand on se trouve devant un malade qui a la syphilis, on se frotte les mains, on se dit qu'avec des frictions mercurielles et de l'iodure de potassium, on en viendra à bout ; il sera nettoyé. Vous allez voir tout à l'heure qu'il ne faut pas prendre l'ombre pour la proie. Rappelez-vous notre diagnostic. Nous avons constaté chez notre malade la chute [sic] de la paupière, les douleurs fulgurantes, mais il y autre chose³⁵.

Charcot évoque avec ses étudiants chaque possibilité, s'interrogeant comme eux (alors que vraisemblablement il connaît déjà la réponse), les accompagne dans l'évocation des multiples hypothèses, y compris lorsqu'elles sont fausses, renonce à certaines conclusions provisoires,

³⁵ *Policlinique du mardi 15 novembre 1887, 1^{er} malade, Syphilis, ataxie locomotrice progressive, paralysie faciale (Leçons du mardi à la Salpêtrière, t. II, p. 4).*

suit de nouvelles orientations en tenant compte de nouvelles indications. Il n'hésite pas à rendre le propos presque familier, par exemple pour le cas du syphilitique. Devant l'abondance des informations, il veille à ne pas perdre ses élèves en chemin et récapitule régulièrement la totalité des symptômes avérés, soutient leur intérêt par des stratégies d'attente.

Il joue également habilement des techniques d'anticipation dont on a vu à quel point elles ont leur place dans la littérature comme lien particulier au lecteur³⁶. Par exemple,

Mais, *me direz-vous peut-être*³⁷, comment expliquer, s'il est vrai *comme vous le prétendez* que l'attaque de sommeil soit l'équivalent d'une série d'attaques convulsives hystériques [...], comment expliquer que l'attaque de sommeil puisse se prolonger pendant des jours et des mois même, sans interruption ? [...]³⁸.

Indiscutablement, Charcot est un homme de scène : il joue de multiples rôles, endossant la blouse de l'étudiant polémiste, reprenant l'habit du professeur, apporte sa propre contradiction au débat, donne le dernier mot, et de ce fait implique davantage son auditoire pour mieux le captiver.

La question centrale que pose cette analyse porte sur le rapport qui unit la représentation discursive d'un savoir scientifique au statut qu'elle confère à ce dernier. Si l'on évoque Broca, indépendamment des quelques figures de style dont il peut émailler ses propos, on a le sentiment que ce chirurgien *dit* la « science des crânes » (pour reprendre ses termes), alors que Charcot *vit* la neurologie, en médecin perspicace et humain, mais aussi en passionnant pédagogue. Les qualités attribuées au Maître de la Salpêtrière tiennent pour partie, à n'en pas douter, à la pratique dramatisée de sa clinique, si fidèlement transcrise par ses disciples. Ce qui nous incite à penser, à l'instar de Gaillard, que l'hystérie tient vraisemblablement son extravagance et ses excès – essentiellement féminins – de sa mise en écriture littéraire.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BONNOT, J.-Fr. P., «Homme sauvage, idéologie et langage dans l'espace insulaire : à propos de l'incidence du discours scientifique sur les productions

³⁶ S. FREYERMUTH, «Anticipation, polyphonie et théorie de l'esprit», *Hommage à Maguy Albet. De la critique littéraire au roman*, Paris-Turin, L'Harmattan, 2010, p. 61-93.

³⁷ Nous soulignons dans la citation.

³⁸ *Policlinique du mardi 13 novembre 1888*, 4^e leçon, 1^{re} malade, attaque de sommeil hystérique, p. 68.

- littéraires au XIX^e siècle», dans *L'Insularité*, éd. M. Trabelsi, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 449-466.
- «Référence physique et construction du sens dans la linguistique naturaliste au XIX^e siècle», dans *Sens et références. Festschrift für Georges Kleiber*, éd. A. Murguía, Tübingen, Narr Verlag, 2005, p. 9-37.
- BOURNEVILLE, D.-M., RÉGNARD, P., *Iconographie photographique de la Salpêtrière. Service de M. Charcot* Paris, V. Adrien Delahaye & Cie, 1877.
- BROCA, P., «Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole)», *Bulletin de la Société Anatomique*, n° 6, 1861, p. 330-357.
- CHARCOT, J.-M., *Leçons du mardi à la Salpêtrière du Professeur Charcot*, 2 tomes : tome I : *Policliniques* (1887-1888); t. II : *Policliniques* (1888 [fils] et Colin ; Paris, Bureaux du Progrès Médical ; Librairie A. Delahaye et Emile Lecrosnier, 1887-1889.
- CRYLE, P., «Love and epistemology in French fiction of the Fin-de-Siècle : in search of the pathological unknown», *Dix-Neuf, Journal of the Society of the Dix-neuvièmistes*, n° 3, 2004, p. 55-74.
- DELBŒUF, J., *Une visite à la Salpêtrière*, Bruxelles, Muquardt, 1886, p. 121-147, reproduit dans *Revue de Belgique*, 54, 1886, p. 258-275.
- DIDIER, M., *Dans la nuit de Bicêtre*, Paris, Gallimard, coll. «L'un et l'autre», 2006.
- FREYERMUTH, S., BONNOT, J.-Fr. P., «Ferdinand Brunot entre académisme et innovation : analyse phonostylistique et rhétorique du *Discours d'inauguration des Archives de la Parole* (1911)», dans *Colloque international : Le français parlé des médias*, eds. Forsgren, Noren, Sullet-Nylander *et alii*, Stokholms Universitet, 2007, p. 203-219.
- «Sémiologie de quelques métamorphoses corporelles et mentales dans l'hystérie féminine au XIX^e siècle», dans *Le Sens de la métamorphose*, éds. M. Colas-Blaise et A. Beyaert-Geslin, Limoges, Pulim, 2009, p. 139-158.
- FREYERMUTH, S., «Anticipation, polyphonie et théorie de l'esprit», dans *Hommage à Maguy Albet. De la critique littéraire au roman*, Paris-Turin, L'Harmattan, 2010, p. 61-93.
- GAILLARD, F., «Le discours médical pris au piège du récit», *Etudes françaises*, vol. 19, n° 2, 1983, p. 81-95.
- HUYSMANS, J. K., *A rebours*, [Paris, Charpentier, 1884], Paris, Au sans pareil, 1924.
- JUSTICE-MALLOY, R., «Charcot and the theatre of hysteria», *Journal of Popular Culture*, 28/4, 1995, p. 133-138.
- MENGAL, P., «L'âme de la cave au grenier : les topologies de l'âme et l'origine de l'inconscient», *Ri.L.Un.E. Revue des Littératures de l'Union Européenne*, n° 6, 2007. Disponible sur : <http://www.rilune.org> (février 2012)

- MICHEL, J.-B., «La nature et l'art semblent se fuir», *Discours du 7 novembre 2001*, Paris, Académie des Beaux-Arts, 7 pages.
- NICOLAS, S., «L'école de la Salpêtrière en 1885», *Psychologie et Histoire*, vol. 1, 2000, p. 165-207.
- SÉGALEN, V., *Les Cliniciens ès lettres*, préface de J. Starobinski, Paris, Fata Morgana, 1980. [Texte remanié de la thèse de médecine de Ségalen soutenue à Bordeaux en 1902 sous le titre : *L'observation médicale chez les écrivains naturalistes*.]
- VAN GIJN, J., «In defence of Charcot, Curie, and Wittman», *The Lancet*, 10 février 2007, p. 462.
- VANZAN PALADIN, A., «Women and epilepsy in the Mediterranean cultures», *The Italian Journal of Neurological Sciences*, vol. 18, n° 4, 1997, p. 221-223.